



Le courage
Week-end cinéma
Samedi 26 et dimanche 27 novembre 2016

Le cinéma, à l'image de la littérature, fait une très large place au héros. Or, un héros sans vertu héroïque - c'est-à-dire sans combat et sans le courage d'affronter des périls, dans le succès ou l'insuccès -, n'aurait pas plus de sens qu'un cercle carré. Mais, le cinéma, comme la littérature, s'il est un art – et non seulement la foire aux divertissements – sait aussi dénoncer les impostures. Il peut et doit nous aider à discerner le vrai et le faux héros au moyen de narrations où se profilent des formes de courage d'une si belle noblesse que nous en sommes encouragés à vivre et à agir nous-mêmes avec noblesse, où se profilent aussi des formes mensongères de courage dont la visibilité nous rend plus lucides sur les tromperies du monde.

J'essaierai aujourd'hui de contribuer à ce discernement par une petite réflexion que je diviserai en quatre moments :

- 1- Le courage et la vertu
- 2- Le courage et la peur
- 3- Le courage et la raison
- 4- Le courage de quoi ?

+++++

1- Le courage et la vertu

À l'applaudimètre des qualités humaines, assurément, le courage remporte la palme d'or. Généralement, il force le respect, il suscite même une admiration unanime.

L'acte courageux, pour la pensée grecque - pour Platon en particulier – est l'archétype de la belle action, l'excellence même – *arête* en grec qui veut dire aussi excellence ou vertu – parce qu'en lui le bien et le beau coïncident. Cette union de l'éthique et de l'esthétique que réalise l'acte courageux, affirmée par la philosophie grecque, continue d'être une évidence pour le sens commun. Le prestige immédiat dont bénéficie le courage dans la conscience humaine est une constante des sociétés et des cultures. Le courage est le modèle de l'acte admirable. En revanche, sur le podium de l'indignité, la première place revient universellement à la lâcheté. Le philosophe Alain remarquait, à très juste titre, que le mot « lâche » lancé à la face d'autrui constitue « *la plus grave des injures* ». À la beauté du courage, s'oppose la laideur de la lâcheté.

Seulement, cet enthousiasme et ce mépris ne garantissent pas une compréhension claire de ce que l'on chante et déplore. Il y a des différences décisives à faire entre le courage comme qualité psychologique et le courage entendu comme qualité morale (la troisième des vertus cardinales).

Le courage psychologique se caractérise par l'aptitude à affronter sans faiblir le péril de mort, ce que nous pouvons nommer la hardiesse ou l'intrépidité. Le saint roi Louis, écrit Joinville, « *mit plusieurs fois son corps en aventure de mort* ». La formule est sublime et exprime au mieux la bravoure humaine. Hélas ! les scélérats et les malfrats mettent volontiers leur corps en aventure de mort pour accomplir leurs méfaits. Ce serait tellement simple si la hardiesse revenait aux bons et la couardise aux méchants. Mais, il n'en est pas ainsi : le juste et l'injuste entrelacent des apparences trompeuses parce que le bien peut sembler mauvais et le mal a le talent d'imiter le bien. Au regard de l'exigence morale, qui ne saurait se satisfaire des apparences, il ne suffira jamais d'affronter la mort sans vaciller pour être un homme authentiquement courageux, pour témoigner d'un *courage-vertu*. Le courage n'est pas seulement psychologiquement admirable, mais moralement admirable, lorsqu'il sert une cause juste, par

exemple lorsqu'il subordonne la force au droit, lorsqu'il consent au risque de mourir parce qu'il en va du bien, du vrai, ou de l'aide que nous devons au plus faible. Le *courage-vertu* choisit de défendre des principes dont la valeur dépasse celle de notre vie propre ; il n'existe qu'à la condition d'un désintéressement, d'une motivation dénuée de toute trace d'égoïsme.

Plus encore, le courage est une vertu s'il avance avec toutes les autres vertus, dans l'indivision. Rappelons, pour le montrer, les vertus cardinales : *prudence* (vertu du discernement de ce qu'il faut faire ici et maintenant), *tempérance* (vertu qui discipline notre goût pour le plaisir), *force (ou courage)* et *justice*. Que serait un courage sans cette vertu du jugement que constitue la prudence ? Une pure folie ! Exemple : l'armée polonaise, chargeant sabre au clair les divisions allemandes de Panzers, était certainement intrépide, mais nous hésiterions à parler de courage tant cette conduite manquait de discernement (faute contre la prudence) et péchait par un excès d'orgueil national (faute contre la tempérance). Que serait encore un courage sans l'ultime vertu de justice ? Un acte aveugle, stupidement vain ou gravement nuisible comme en montre l'histoire à foison : la force sans le droit ou la force contre le droit, est et sera toujours violence et brutalité !

Le courage est vertu s'il agit avec et pour toutes les autres vertus. D'une certaine façon, il est l'une d'entre elles et, en même temps, il les enveloppe toutes. Cette situation paradoxale d'être la partie et le tout est parfaitement décrite par saint Thomas d'Aquin dans la *Somme Théologique* :

« La force (le courage) est-elle une vertu spéciale ?

Le mot de force peut se prendre en deux sens. D'abord selon qu'elle implique en elle-même une certaine fermeté d'âme. En ce sens, c'est une vertu générale, ou plutôt une condition de toute vertu parce qu'il est requis pour la vertu d'agir de façon ferme et inébranlable. Mais aussi, on peut parler de « fortitudo » selon qu'elle implique fermeté d'âme pour supporter et repousser les difficultés impressionnantes comme les graves dangers. » (IIa-IIae, question 123, article 2).

Ainsi, le courage est d'abord *une vertu générale* puisqu'il est la vertu dont toutes les autres ont besoin (il faut de la fermeté d'âme pour se tenir dans l'humilité, dans la générosité et la franchise, il faut du courage pour résister à la difficulté de faire le bien en général). Il est *une vertu particulière* puisqu'il se caractérise par cette fermeté spéciale qui consiste à ne pas faiblir quand la défense d'un bien nous confronte à de graves dangers comme un péril de mort.

Mais ne pas faillir, cela ne signifie pas « être sans peur ».

2- Le courage et la peur

Il existe une antique sagesse – stoïcienne, épicurienne - qui considère la peur comme étant la racine même de l'esclavage. Le sage serait libre parce que seul il s'est libéré de la peur. « *Quiconque s'est libéré des craintes et des troubles s'est libéré de l'esclavage* » écrit Épictète, le célèbre philosophe stoïcien. Si un homme n'a peur de rien – sinon la peur même d'avoir peur – alors, pleinement, il est libre de toute menace, intérieure ou extérieure. Le courage serait alors d'avoir vaincu la peur au point même de ne plus la ressentir. L'ataraxie (la sagesse entendue comme absence de trouble) serait aphobique (absence de peur). Mais cette sagesse n'est pas aussi sage qu'elle y paraît. Contre elle et contre le bon chevalier Bayard, il nous faut soutenir la devise suivante : « *qui va sans peur ne va pas sans reproche* ». Pourquoi ? Trois raisons, au moins, s'imposent.

A/ L'absence de peur pèche d'abord contre le devoir d'aimer, contre la charité.

Pour ne rien craindre, pour n'être affecté par aucune peur, il faudrait n'aimer personne, ni son prochain, ni son enfant, ni son épouse, ni même la vie. L'impavidité – c'est-à-dire l'absence totale de crainte – au regard du devoir d'aimer - n'est pas vertu, mais vice. Comment ne pas craindre de perdre l'estime de ceux que nous estimons et que nous savons estimables, de ceux dont nous craignons le regard parce que leur amitié ou leur amour exige de nous le meilleur ? Comment même ne pas craindre de n'être pas à la hauteur de nos aïeux dont la dignité, dans les épreuves de la vie, nous commandent d'être dignes donc courageux ? Nous comprenons saint Thomas d'Aquin quand il affirme que « *l'amour est cause de la crainte* » : l'absence de peur doit avoir l'absence d'amour pour cause, c'est-à-dire le péché suprême, l'essence même du péché. Le courage, qui est vertu, ne peut alors se passer de la peur. Saint Thomas d'Aquin donne d'ailleurs trois causes à l'absence de peur chez un homme, toutes peccamineuses : parce qu'il aime moins la vie et les biens temporels qu'il le devrait (c'est ingratitude à l'égard du donateur) ; parce qu'il se croit supérieur aux maux qui pourraient le menacer (c'est orgueil qui présume de soi et méprise les autres) ; par un défaut de raison car la sottise ne soupçonne pas les maux (nul n'a le droit d'être sot : c'est un péché selon saint Thomas). Le courage-vertu ne saurait être impavide.

B/ L'absence de peur pèche ensuite contre le devoir de justice. Platon, dans *la République*, suggère qu'il revient à l'éducation de transmettre à autrui, dès l'enfance, « *les choses qui sont à craindre et leur nature* » (*République*, 429c-430b). Il pense alors le courage comme conscience du redoutable et du terrible, au risque d'une dérive intellectualiste. Cette conception ne signifie pas que les objets de la peur sont aussi les objets du courage – c'est un truisme –, cela signifie que le courage est la crainte de ce qu'il reconnaît comme terrible. Dans ces conditions, un homme courageux consent à risquer sa vie parce qu'il en va de principes dont la violation serait plus terrible encore que sa propre mort. C'est la peur de voir arriver un monde injuste et barbare qui dispose le courageux à affronter le danger, à surmonter sa peur de la mort physique ou sa crainte d'une mort sociale (le risque de la vindicte populaire et l'exclusion). Platon écrit dans *Les Lois* que chacun de nous doit devenir « *sans crainte et craintif à la fois* – *aphobos kai phoberos* » (I, 47b).

C/ Terminons par un paradoxe. Si – comme les Grecs le pensaient – le courage est cette vertu dont la beauté embellit la vie, alors le courage confère à la vie son prix le plus élevé. La vie du courageux est la vie la plus noble, la vie la plus aimable et la plus précieuse, à tel point que c'est pour le courageux en particulier, et le vertueux en général, qu'il est le plus pénible de quitter la vie en cas d'affrontement d'un péril. Il y a là un cercle paradoxal : plus grand est le courage, plus précieuse est la vie et plus il faut du courage pour affronter la mort. Saint Thomas d'Aquin – encore lui ! – évoque la tristesse du courageux devant la mort au motif que la mort est d'autant plus dramatique que le courage a bonifié la vie. « *Le vertueux aime d'autant plus la vie qu'il la sait être meilleure, et pourtant il l'expose à cause du bien et de la vertu* » écrit-il (*Somme Théologique*, III, question 46, art. 6, ad 4). Le saint Docteur va jusqu'à en illustrer le principe par la douleur du Christ au Jardin des Oliviers. Celui dont la Sainteté révélait la sainteté de la vie – comme la lumière révèle les couleurs – dut connaître une angoisse abyssale à l'idée de devoir affronter la mort, une angoisse ignorée de tout autre homme puisque jamais la vie n'a autant brillé de ses feux que sous le regard de Celui qui, comme Créateur, est le seul à en connaître la souveraine bonté.

Mais, outre cette question théologique, la tristesse du courageux devant le péril de mort – lui qui connaît le prix de la vie – conduit à un enseignement inattendu que le grand Aristote exprime dans les termes suivants : « *S'agit-il d'ailleurs de faire des soldats de métiers, rien peut-être n'empêche que ce ne soient pas ces parfaits vertueux qui fassent les meilleurs : mieux vaut de moins courageux, mais qui n'aient rien, en fait d'autres biens à perdre* » (*Éthique à Nicomaque* III, 12). Dit autrement : une armée d'hommes vertueux peut-elle être plus efficace au combat qu'une armée de sauvages, sans foi ni loi ? Pensons à Daech ! Pensons à tous ceux dont le cri de ralliement est « *Viva la muerte !* », à ceux qui ignorent le prix de la vie en raison de leurs vices et qui, à cause de cela même, ne craignent pas de la perdre ! C'est pourquoi seul le courageux « *donne* » sa vie, lui qui en connaît la valeur précieuse ; les autres, les méchants, qui en ignorent la valeur, du fait de leur méchanceté, ne la donnent pas – ils ne peuvent en faire le don comme un cadeau, un présent – tout au plus, ils l'*abandonnent*, comme par indifférence. Bref, le courage n'exclut pas la peur – ô combien ! – sa vertu aurait même tendance à l'augmenter. Il ne l'annule pas, il la rend même plus sensible, mais il la surmonte. Face au péril, il est humain d'avoir peur, c'est même un témoignage de lucidité. Mais si le courageux agit avec peur, il n'agit pas par peur. Telle est sa noblesse. Tel est son mérite.

3- Le courage et la raison

Nous l'avons déjà évoqué : le courage ne consiste pas à exposer sa vie sans motif légitime. Si nous pouvons éviter le péril de mort par des moyens honnêtes, ce n'est pas lâcheté, c'est prudence et c'est respect de la vie. La guerre est, par exemple, un moyen auquel nous devons consentir en dernier recours (c'est une condition de la guerre juste). Pour discerner le juste moyen de la juste fin – recours à la diplomatie ou usage de la force – il importe de réfléchir et d'écouter la (petite) voix de la raison. Il revient à la raison le soin de déterminer ce qu'il faut craindre, quand il faut le craindre, et pourquoi ?

Le courage veut bien affronter le péril, oui, mais à *bon escient*.

Il suppose un savoir et donc un acte de la raison (pas de vertu sans esprit, sans réflexion). Seulement voilà : la raison est nécessaire et insuffisante. Elle dit ce qu'il faut faire, mais elle ne fait pas ce qu'elle dit. Elle éclaire, mais elle n'agit pas. Elle montre à la volonté la ligne de front, mais elle laisse à la volonté le soin de monter au front. Nous pouvons détenir toutes les raisons du monde d'y aller, entre savoir qu'il faut y aller et y aller, il existe un fossé qu'il nous faut sauter. Agir suppose toujours cette part d'inconnu dont l'acceptation est le courage même. Nous avons besoin pour agir des lumières de la connaissance (agir à bon escient), mais le courage consiste à sauter dans la nuit de l'inconnu. Il nous manquera toujours des éléments. À trop les vouloir, à trop les attendre, nous en deviendrions lâches. La seule manière de connaître ce qui nous manque, c'est justement d'agir, c'est-à-dire d'être courageux ! « *Si nous voulons des preuves avant d'agir* – écrit le Cardinal Newman – *nous n'arriverons jamais à l'action.* »

Ainsi le courage excède toujours les raisons dont nous disposons. Il est plus une décision qu'un savoir. Il agit pour ce qu'il sait être le meilleur, mais il s'expose au pire en risquant de tout perdre comme Hector de Troie : la justice qu'il sert - que la barbarie peut dévaster - et la vie qu'il aime - que la mort peut emporter. Il sait ce qu'il faut faire, il le fait, mais il ignore l'issue de ce qu'il entreprend (il est, selon la juste expression de Jankélévitch, « *une docte nescience* »).

Une telle lucidité sur les risques encourus, sur l'ampleur du péril, la conscience des incertitudes, est requise au courage, mais elle peut aussi le rendre impossible. À trop penser, nous risquons de reconduire sans fin l'action. Qu'est-ce qui fait alors que nous agissons ? Peut-être qu'au fond du courage, sous la couche de doute qu'engendre en nous la perspective de sauter à pieds joints dans l'inconnu, nous trouvons le socle d'une confiance secrète, comme une foi profonde dans un ordre caché, dans une disposition des choses qui nous sera finalement favorable. Il y a de la foi dans le courage, et non seulement de la raison, à moins que ce soit un pari, à la façon de Pascal (la différence est subtile). Le pire est possible, mais il n'est pas certain : parions alors sur le fait que le meilleur nous tendra la main. Foi, pari, folie peut-être, il n'y a pas de courage sans ce saut dans l'inconnu que la raison autorise, mais qu'elle n'a pas la puissance d'imposer, qu'elle pourrait même empêcher si nous en écoutions trop les analyses et délibérations. Pour faire cesser les analyses de la raison, pour décider, agir et affronter, il faut fermer les yeux et sauter !

Ajoutons, pour conclure cette troisième partie, que ce saut ne peut être que solitaire. Si la raison fournit des motifs d'action susceptibles de valoir pour tous (elle est, ne l'oublions pas, la faculté de l'universel), l'action courageuse, en revanche, s'adresse à moi, moi que personne ne peut remplacer, moi comme insubstituable et qui dois affronter seul le péril. C'est en tant que je suis seul à devoir faire ce qui est à faire qu'il est courageux de le faire. Il me revient à moi seul de commencer, de donner l'exemple et de faire face. Pensons à l'enfant qui doit lâcher la main de sa maman pour entrer à l'école la première fois. Personne ne peut le remplacer pour consentir à passer la porte et affronter l'inconnu. Pensons au comédien qui entre en scène : il est entouré de toute la troupe, mais quand il lui faut prononcer les premiers mots de son texte, il est seul au monde. Et le malade que l'infirmière vient chercher au petit matin, il est seul à devoir faire face à l'opération qu'il va subir. Ou encore : deux malheureux peuvent se donner la main pour avoir le courage de sauter ensemble d'une tour en flamme (comme on en a vu les images dramatiques le 11 septembre 2001), chacun sera tragiquement seul à l'ultime et infime seconde. Aussi, le courage est l'acte qui m'incombe, moi et moi seul. Il me ramène à ma solitude fondamentale. Il me dénude de tous les artifices qui habillent et cachent mon essentielle singularité ! Le « je » n'est jamais autant « je » qu'en cet exceptionnel moment où « je » comprends que personne ne peut se substituer à moi.

4- Courage de quoi ?

J'ai tenté d'approcher ce qu'est le courage. Mais un tel essai reste abstrait tant que nous ne nommons pas ce qui, dans l'existence des hommes, exige concrètement du courage. Les exemples de situations qui exigent du courage sont indénombrables. Nous pouvons néanmoins désigner des archétypes ou des espèces de courages qui sont les matrices de tous les autres. Le courage de quoi donc ? Je donnerai quatre réponses, sachant que la vie nous réserve des surprises qui imposeront des compléments.

1/ « *La plus grande chose du monde* – écrit Montaigne – *c'est de savoir être soi* » (I, 29). C'est grand parce que difficile et, parce que cela est difficile, cela exige du courage. Il faut donc du courage pour être soi. Un tel courage est paradoxal. En quoi faut-il du courage pour être soi ? Je suis ce que je suis, je n'ai apparemment pas à en décider. Mon être précède mon agir et seul mon agir requiert du courage. Certes, mais ne parlons pas si vite. Je ne suis pas ce que je suis comme la table est une table. Je ne suis jamais tout ce que je peux être. Mon être ne se réduit pas à un fait, donné une fois pour toutes. Il se donne comme à venir, comme une possibilité à laquelle il me faut toujours m'ouvrir pour la faire advenir. Jusqu'à l'ultime seconde, rien n'est joué. Il faut du courage pour s'arracher à une existence léthargique et végétative, pour résister à la tentation de devenir et de demeurer une simple machine à vivre.

Il faut aussi du courage pour ne pas conformer son être à des stéréotypes, aux normes du moment, aux images du monde, pour sortir du lot, se distinguer, discerner ce que nous avons d'unique et y être fidèle. Sans doute, faut-il attacher ce premier courage à la célèbre parabole des talents. Le « soi-même » est un talent qu'il ne faut pas enfouir, mais qu'il faut sans cesse mettre en jeu en vue d'une vie à venir et surabondante.

2/ Le courage de la vérité

Il y a du courage à chercher la vérité, à étudier les raisons qui nous autorisent à juger ainsi ou autrement, à s'exposer aux démentis qui risquent de venir par les livres, par des hommes plus savants, par l'attention au réel. Se résoudre

chaque jour à élever en conscience l'expérience du réel, à en regarder en face, les yeux dans les yeux, toutes les contrariétés, sa part de gloire et sa part de médiocrité, ses contrastes énigmatiques, la coexistence de la beauté et de la laideur, est une forme essentielle du courage. Le courage intellectuel n'est pas un vain mot. Il y a du courage à chercher la vérité, il y a aussi du courage à la dire, à la servir, quoi qu'il en coûte, par ses actes et non seulement par ses paroles.

3/ Le courage d'aimer, de se décentrer, de se donner sans retour, sachant que nul ne peut aimer pleinement sans s'exposer au risque des plus profondes et blessantes déceptions.

4/ Le courage de souffrir et de mourir. Évidemment !

Ce dernier courage enveloppe tous les autres : le courage d'être soi, le courage de la vérité, le courage d'aimer, c'est toujours le courage d'affronter la douleur. Il faut s'arracher au facile pour être soi ; il faut braver la persécution pour servir la vérité par sa pensée, ses paroles et ses actes ; il faut renoncer à son amour propre et à la volonté de puissance, à sa « volonté propre » – comme le dit saint Benoît – pour aimer d'un amour véritable. Et là bas, au bout du compte, il faudra du courage pour affronter les derniers instants, et pour sauter intégralement dans l'inconnu.

Aristote disait que la mort, plus que la souffrance, est l'objet du courage, ce qu'il nommait en grec son « *idion* », c'est-à-dire sa caractéristique. Il n'avait pas nécessairement raison. Le courage devant la mort est peut-être le modèle ou l'archétype de tous les courages, ce n'est pas forcément le plus grand des courages, parce que la mort n'est pas le pire des maux que nous pouvons affronter en ce monde. Elle peut être d'un instant, elle peut venir à pas de velours, elle nous bascule dans l'inconnu et nous demande le courage fulgurant d'un abandon, mais la mort par essence ne dure pas, ou peu. Il faut du courage, par exemple, pour monter calmement à l'échafaud et demander, comme Louis XVI, « *a t-on des nouvelles de Monsieur de La Pérouse ?* ». Mais le couperet de la guillotine tombe vite.

Il y a pire que de devoir affronter le trépas, il y a le « mourir », ce temps de combat qui n'en finit pas de finir, dans une souffrance psycho-physique interminable. Pensons à la torture dont la cruauté humaine est capable ou aux tortures de maladies dont certaines sont de vrais martyres.

Nous avons parlé jusqu'à présent du courage de l'acte et de la décision de l'acte ; nous ne pouvons omettre, pour conclure, le courage de subir et de supporter. Le courage de l'instant n'est pas le courage de la durée. Le courage d'agir n'est pas le courage de pâtir, et de pâtir durablement une souffrance intolérable. Les hôpitaux sont pleins de héros inconnus.

Je me souviens d'un vers de Rilke qui dit ceci : « *Mais cela : avoir la mort en soi, la mort en sa totalité, (...) et n'être pas mauvais !... Oh ! C'est inexprimable !* » (cf. les derniers vers de la 4^{ème} *Élégie à Duino*). Porter la mort en soi par un état de détresse extrême et durable, lui faire face sans perdre la face, c'est-à-dire sans déchoir dans la méchanceté, en demeurant aimant et doux, c'est le miracle suprême du courage des hommes. Ce miracle - est-ce naïveté de le dire ? - n'est pas l'exception. Les hommes, plus souvent qu'on se l'imagine, sont admirables. *C'est inexprimable !*

Philippe Cournarie